

**Zeitschrift:** Domaine public  
**Herausgeber:** Domaine public  
**Band:** - (1974)  
**Heft:** 295

**Artikel:** Chappaz, Maurice - 1916  
**Autor:** Stauffer, Gil  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1026722>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 29.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## POINT DE VUE

### Chappaz, Maurice - 1916

Chappaz, c'est un Juif.

A moins que ce soit une sorte d'Arabe. Ou peut-être même un Tibétain.

C'est un sacré roublard. Un paysan. Un frileux — et je l'ai même vu fumer des Marlboro, Chappaz.

Il est tellement valaisan qu'il peut jouer facilement au Valaisan et tout le monde y croit. Je le soupçonne même d'être anarchiste. Ou un peu chamois, ou bouquetin. Il a une fameuse cave et même plusieurs. Mais s'il doit préparer une tasse de thé, Chappaz, ça lui prend une demi-journée. Il déteste les promoteurs immobiliers. Il en a déjà exécuté quelques-uns à bout portant. En quatre mots. Chappaz est un bon bougre. C'est un Ecosais.

Il devrait s'appeler Donald Mackenzie et vivre dans le Caithness.

S'il avait voulu, il serait devenu un grand joueur de cornemuse et il aurait rafflé tous les prix aux Highland Games de Banff ou d'Inverness.

Chappaz Maurice écrit des livres. Six cent vingt milliards de fois mieux que ceux de M. Maurice Métral, qui n'est qu'un pisseur de copie et fait honte à toute l'Ecosse. Il en a d'ailleurs été expulsé et se cache en Valais.

Je n'ai jamais lu les livres de M. Métral. Dieu nous en garde.

Chappaz est un très grand spécialiste des avalanches. Il est conseiller spécial de la station du Weissflühjoch sur Davos pour les questions poétiques.

La radio devrait bien lui offrir une chronique de climatologie. Mais la radio est dirigée par des mâcheurs de paille, c'est bien connu.

Chappaz vient de publier un livre chez Galland (un autre bon bougre, au fond), livre intitulé sommairement « La Haute Route ». C'est un livre que tout skieur qui se respecte devrait utiliser à la place de ses peaux de phoque.

J'ai appris que c'est un livre très apprécié par les marmottes et les chamois du monde entier qui en ont déjà commandé plusieurs millions d'exemplaires pour les lire pendant l'hiver.

« La Haute Route » est une histoire d'amour entre deux molécules d'hydrogène et une molécule d'oxygène. Elles n'arrêtent pas de se faire des trucs. Incroyables. Chappaz qui est un petit futé a tout vu.

Pour qu'il se conserve bien, le livre doit être maintenu dans de l'hélium liquide. Un bon congélateur peut toutefois faire l'affaire.

Gil Stauffer

## LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

### Charlie Chaplin aujourd'hui

Vingt-sept ans plus tard, revu l'admirable « Monsieur Verdoux » de Charlie Chaplin.

On connaît l'argument : très librement, Chaplin, suivant un livret d'Orson Welles, a imaginé de porter à l'écran l'histoire du fameux Landru (« Monsieur le Procureur, je vois que vous êtes très en colère... Désolé de n'avoir qu'une tête à vous offrir ! »), lequel, estimant que la place de la femme est au foyer, en tua quelques-unes, après les avoir dépouillées de leur argent, et se débarrassa de leurs corps en les faisant brûler dans le fourneau de sa cuisine...

L'histoire se passait juste après la première guerre mondiale, dans les premières années 20, et M<sup>e</sup> de Moro-Giafferi dépensa en vain son immense talent pour tenter de sauver la tête de son client, qui d'ailleurs nia jusqu'au bout !

Chaplin a situé son film quelques années plus tard, si Verdoux tue, c'est qu'il a une femme infirme et un petit garçon qu'il adore — et qu'il a perdu sa place d'employé de banque, dans l'une des nombreuses crises qui secouèrent l'entre-deux-guerres... (Voilà qui est bien désuet : les crises économiques, nous ont répété les compétences, appartiennent désormais au passé — voir à ce sujet les fortes paroles de M. Schaller, professeur à l'Université de Lausanne). Puis, ayant perdu sa femme et son enfant (pour des raisons qui ne sont pas données, mais qu'on peut deviner : la misère, l'impossibilité de les faire soigner), ayant perdu du même coup toutes ses raisons de vivre, Verdoux se laisse arrêter et condamner.

« Je ne suis qu'un modeste amateur », dira-t-il en substance à la barre du tribunal. « Voyez les grands hommes de guerre. Voyez les grands financiers, qui n'hésitent pas à acculer à la misère, à la folie, au suicide, des milliers de leurs semblables pour mieux faire fortune. »

« Monsieur Verdoux » vient juste après « Le Dictateur » et appartient à la même veine, où l'on voit Charlot céder la place à Charlie Chaplin — un Chaplin qui ne craint pas de moraliser et de sermonner. Projeté en 1947, un an après le procès de Nuremberg, le film revêtait un tel caractère d'évidence qu'il en devenait presque un truisme. Manifestement, ni Landru, ni le docteur Petiot ne faisaient le poids en face du Reichsführer des SS Himmler ou tel de ses fidèles acolytes. Tellement évident qu'il en était rassurant : Oui bien, Verdoux a raison. Mais justement, on vient de pendre à Nuremberg, Keitel, Kaltenbrunner, etc. On se dispose à pendre Rudolf Hoess, chef du KZ d'Auschwitz... Le problème est désormais résolu. « Il y a en France, écrivait Marat, six cents coquins, et six cents bouts de corde nous en débarrasseront. »

Quelques années plus tard, il estimait que « dix mille têtes abattues suffiraient à peine à sauver la patrie » !